A 7 ? ?



LE COUVENT,

O U

LES FRUITS DU CARACTÈRE

E T

DE L'ÉDUCATION,

C O M É D I E

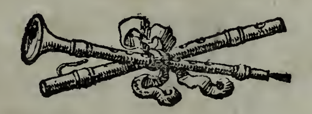
EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par M. Laujon.

Représentée pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Nation, le 16 Avril 1790.

[Les Airs Notés, se trouvent à la fin.]

Prix, 1 liv. 10 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

1790.

*PRÉFACE.**

J'ai préſenté ce petit Ouvrage ſous deux titres; *le Couvent*, qui, ſi je ne me trompe, annonce la peinture de divers Caracteres, concourant, ſelon leurs fonctions différentes, au développement d'une action principale, déſignée par mon ſecond titre; *les fruits du Caractere & de l'Éducation.*

Ce dernier titre, par les vues utiles qu'il indique, a le double avantage, d'éloigner l'eſprit des ſpectateurs, de toute idée malignement indécente, & de me préparer à moi-même une défenſe, contre les reproches auxquels j'avois préſumé d'avance, que m'expoſeroit le titre iſolé du *Couvent*.

J'ai trouvé mes juges les plus ſéveres, dans quelques Perſonnes timorées, qui, depuis nombre d'années, s'étant interdit les ſpectacles, n'ont pu me juger ſur la Scène: (1) ſi par haſard Elles ſe permettent la lecture des ouvrages que l'on y donne; ſi le mien excite leur curioſité; je vais eſſayer de les ramener à l'indulgence; en les priant de ſonger que, ſi Elles m'ont jugé ſans m'avoir entendu, il eſt juſte que ce ne ſoit pas du moins ſans m'avoir lu.

Cet Ouvrage n'avoit d'abord été deſtiné qu'à l'amuſement de quelques ſociétés, auxquelles les tableaux que j'eſquiſſe étoient familiers; quelques Amis crurent y voir des vues utiles, & intéreſſantes pour un Sexe, deſtiné à répandre des conſolations

* Elle renferme des indications qui peuvent être utiles aux Troupes de Spectacles de Province, qui ſe propoſent de faire repréſenter cette petite Comédie.

(1) *Segniùs irritant animos demiſſa per aures*
Quam quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus... Hor. de Arte Poët.

ſur le nôtre. Ils n'eûrent pas de peine à me perſuader ; j'en appelle à tout auteur ; nous devenons aiſément crédules ſur ce qui flatte notre amour-propre. Preſque décidé à faire repréſenter cette petite Comédie, je n'étois plus retenu que par la crainte de riſquer la premiere Comédie ſans homme, qui ait paru ſur le Théâtre, & par le danger d'y traduire des perſonnages que notre Nation (preſque la ſeule) s'étoit juſqu'à préſent preſcrit de n'y point admettre. J'appris que l'on préparoit, à plus d'un Théâtre, des Ouvrages dans leſquels on introduiſoit des Religieuſes. Un Auteur * a fait le premier pas ; je me ſuis expoſé à faire le ſecond ; j'ai trouvé grace, aux yeux de nombre de ſpectateurs indulgens ; je ſerois trop heureux, ſi quelques traits de morale, devenus plus ſenſibles dans le jeu, ſi vrai, ſi expreſſif, de mes Actrices, dépourvus, à la lecture, de l'agrément qu'Elles n'ont pas ceſſé d'y répandre, prévaloient encore ſur l'idée qu'imprime l'habit que l'on me reproche, dans l'eſprit des Perſonnes qui, ſans en avoir pu juger l'effet, d'après leurs impreſſions perſonnelles, ont cru leur délicateſſe intéreſſée à ſuſpecter la mienne.

Mon Ouvrage eſt-il favorable ou nuiſible aux Perſonnages employés dans l'eſquiſſe légere que je viens d'expoſer aux regards du public ? Si j'ai peint des abus, ai-je négligé des avantages ? Ne ſeroit-on pas tenté de croire, qu'il eſt peu de Maiſons d'inſtitution publique, qui ſoient exemptes d'abus, puiſqu'on en trouve juſques dans Celles qui ſont le plus reſpectables ? L'exemple de la ſœur Saint-Ange, admiſe ſans dot, ne prouve-t-il pas les reſ-

* *Le Souper Magique*, repréſenté ſur le Théâtre de la Nation, au mois de Février 1790.

ſources que ces aſyles ouvrent aux talens indigens? Démontrer qu'il peut exiſter, dans un cœur, des ſentimens long-tems aſſoupis, qu'un inſtant peut y réveiller, & rendre funeſtes à la Candeur même, (2) en échappant à-la-fois à ſa vigilance, & à celle des Autres; en induire (ne fût-ce que d'après ce léger exemple) que les vœux religieux abſolus ſont ſouvent inconſidérés; eſt-ce une morale déplacée? Elle ſeroit, tout au plus, ſurabondante, en ce qu'elle a le défaut de plaider une cauſe jugée.

J'ai cherché à développer, dans le rôle de l'Abbeſſe, un cœur ſenſible, compatiſſant; un zele actif ſur tout ce qui intéreſſe le bonheur de ſes ſubordonnées; les vertus les plus eſſentielles enfin: je les ai oppoſées dans le même caractere, à quelques défauts, tels que l'habitude d'attacher la plus grande importance à l'adminiſtration de l'aſyle confié à ſes ſoins, le deſir de chercher dans tous les yeux, le ſuccès des peines qu'Elle ſe donne; d'en parler enfin avec la complaiſance la plus marquée: l'impreſſion de ces légers défauts, dont on parvient à ſe corriger, peut elle l'emporter ſur celle des qualités qui les excuſent, & qu'il eſt ſi difficile de réunir? J'ai mis en action dans les rôles de ſœurs Converſes, quelques habitudes frivoles & minutieuſes, quelques petits ridicules, ſi légers qu'ils ne déparent pas la Candeur, & dont la peinture eſt ſi attrayante ſous les pinceaux de l'inimitable Auteur de Vert-Vert; mais ces *graves* (3) *riens*, qui ſont ſi précieux pour de jeunes recluſes, n'offrent-ils pas la preuve aſſurée de leur innocence? N'eſt-ce que dans le Cloître que le babil outre me-

(2) ... *Quò virtus, quò ferat error!* Horat. de Arte Poëticâ.
(3) Les graves riens, les miſtiques vetilles. *Greſſet. Ververt.*

ſure (4) peut prêter à la critique ? Où la ſimplicité rend-elle inſenſible à la parure (5) ! Et n'eſt-ce encore que dans le Cloître, qu'une épingle dérangée tracaſſe une jeune tête ? Où la curioſité peut-elle être plus animée que dans des aſyles où tout ce qui vient du monde, tout ce qui peut y tenir, acquiert le charme de la nouveauté ? Mais, pour tâcher d'être exact dans mes portraits, j'ai réuni dans les jeunes ſœurs, à l'obéiſſance la plus ſcrupuleuſe, à la ſoumiſſion la plus entiere à leurs ſupérieures, une politeſſe, une douceur, qui leur ſont particulieres, & ſur-tout une prévenance (6) habituelle pour Celles qui ne cherchent pas à les indiſpoſer par des propos déplacés.*

L'éducation de Mademoiſelle de Fierville eſt moins un reproche pour Celles qui s'en ſont chargées, qu'une leçon pour les Peres qui ne s'occupent qu'à rendre inutiles les ſoins qu'Elles prennent ; & ne retrouvent-Elles pas, dans l'éducation de ſœur Saint-Ange leur éleve, la bonne opinion que Mademoiſelle Fierville pourroit leur faire perdre ? Quant aux *jalouſies* qui s'élevent entre la naiſſance & la fortune, & préparent, d'avance, des diviſions qui, du Cloître, paſſent & ſe perpétuent ſouvent dans le Monde ? Je ſais qu'il eſt nombre de Couvens, où

(4) Toutes les Sœurs parlent toutes enſemble. *Idem.*
(5) Il eſt auſſi des modes pour le voile. *Idem.*
(6) Les petits ſoins, les attentions fines. *Idem.*

* Il faut obſerver que ces petits défauts, affectés aux Sœurs Converſes, ſe font remarquer en Elles, d'une maniere analogue à leur caractère, & à leur âge. La ſœur Anaſtaſe eſt vive, la ſœur Euphemie eſt doucereuſe ; toutes deux ſont jeunes ; & leur indiſcrétion, leur curioſité, s'annoncent différemment dans le rôle de la Touriere, qui, toujours en action, malgré ſon âge, eſt toujours eſſoufflée quand Elle parle, & qui naturellement obligeante eſt auſſi humoriſte que bavarde.

ces abus, deſtructifs de toute émulation, ne ſubſiſtent pas. La leçon n'eſt donc utile que pour les Maiſons où la ſurveillance ſe trouveroit moins active ou moins éclairée.

S'il eſt peu de meres qui ſe prêtent à imiter la Marquiſe dans les précautions qu'elle croit néceſſaires pour ſe répondre, à Elle-même, du bonheur de ſon fils, on conviendra du moins que ſon exemple n'offre rien de dangereux.

Voilà, ſans doute, de bien longs détails ſur un bien petit Ouvrage; mais quand on cherche à juſtifier ſon honnêteté, la crainte de n'en pas dire aſſez, peut ſervir d'excuſe. Quelques abus de moins, & un habit de plus ſur la Scène ? c'eſt entre ces deux objets que j'avois à me décider. Si j'ai cédé à la pureté de mes motifs; je puis oppoſer, au ſcrupule qui a pu m'inculper, le bonheur que j'ai eû de voir telle mere vertueuſe, tel pere occupé de l'inſtruction de ſes enfans, telle ſage inſtitutrice, mener aux repréſentations de ma piece leurs filles ou leurs éleves; c'eſt au moins un préjugé favorable ſur quelques leçons utiles, que je ne pouvois expoſer ſur la Scène, qu'avec l'habit qui ſeul peut les y faire entendre; auſſi, quand l'accueil du public a daigné m'encourager, je n'ai pu me défendre de répéter ce vers d'une Epître (7) dont la moralité eſt ſi connue.

» Ah, mon habit ! Que je vous remercie !

(7) Epître à mon habit par M. Sédaine.



PERSONNAGES.

L'ABBESSE, femme très-âgée.	*Mme. Suin.*
La sœur S. ANGE. Religieuse non Professe.	*Mlle. Contat.*
La MARQUISE DE S. SER.	*Mlle. Raucourt.*
La sœur BONAVENTURE, Touriere, moins âgée que l'Abb.	*Mme. Bellecourt.*
La sœur ANASTASE, jeune Converse.	*Mlle. Emélie*
La sœur EUPHEMIE, jeune Converse.	*Mlle. Lange.*
Mademoiselle FIERVILLE, fille d'un Financier.	*Mme. Petit.*
PREMIERE PENSIONNAIRE, } Filles de qualité.	*Mlle. Masson.*
SECONDE PENSIONNAIRE, } Filles de qualité.	*Mlle. Ch. Lachassaigne.*
TROISIEME PENSIONNAIRE. } Filles de qualité.	*Mlle. Simon.*
FRANÇOISE, Commissionnaire, attachée au Tour.	*Mlle. Dantier.*

La Scène se passe dans le Parloir de l'Abbesse.

LE



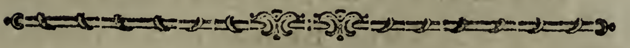
LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE

ET

DE L'ÉDUCATION.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente le parloir de Mde. l'Abbeſſe; une grille ſépare la partie intérieure de ce parloir, de ſa partie extérieure; il eſt orné, & diſpoſé en tout comme on peut le voir dans la gravure.

SCÈNE PREMIERE.

SŒUR EUPHEMIE.

Elle ſort de l'appartement de l'Abbeſſe.

SŒUR ANASTASE, *qui arrive de la porte du cloître preſque en même-tems que Sœur Euphemie, elle a quelques livres à la main.*

SŒUR EUPHEMIE, *en regardant les vaſes de fleurs.*

GRACE au Ciel, voilà le parloir de notre bonne Abbeſſe orné comme Elle le ſouhaitoit (*appercevant la Sœur*). Ah! ſœur Anaſtaſe! cela n'eſt-il pas? . . .

SŒUR ANASTASE.

Délicieux... ma ſœur !... mais, c'eſt du parloir extérieur que le coup d'œil doit être charmant.

SŒUR EUPHEMIE, *courant ouvrir la porte de la grille & avec joie.*

Venez, ma ſœur !

SŒUR ANASTASE.

Vous en avez la clef, ma ſœur ?

SŒUR EUPHEMIE.

Madame me l'a prêtée pour ouvrir à la ſœur Saint Ange.

(*Elles entrent dans le parloir extérieur.*)

(*Sœur Anaſtaſe examine le tout avec ſatisfaction.*)

SŒUR ANASTASE.

Ah ! cela repoſe la vue tout-à-fait agréablement ! & le fauteuil de Madame entre ſon perroquet & ſes fleurs ! oh ! par exemple, c'eſt parfait.

SŒUR EUPHEMIE.

C'eſt ce qu'Elle m'a dit... & vous voyez que, ſoit qu'Elle reçoive dans l'intérieur, (*ſœur Anaſtaſe fait ſigne que non*) ou dans l'extérieur du parloir, elle trouve ou ſous ſa main, ou ſous ſes yeux, toutes ſes petites douceurs habituelles..... mais êtes-vous auſſi excédée de fatigue que moi, ma ſœur ? *en s'aſſeyant.*

SŒUR ANASTASE.

Si je le ſuis? ſœur Euphémie! ſainte miſéricorde! quelle matinée! dès cinq heures du matin aller à notre laboratoire, préparer la potion calmante de Madame; de chez Madame, au garde-meuble pour tranſporter les beaux ſiéges, chercher, avec la Touriere, dans le parloir près la claſſe, le clavécin, la table des études; puis au jardin pour en rapporter des fleurs; puis, un moment au réfectoire...

SŒUR EUPHEMIE.

Comme de raiſon, ma ſœur; & moi? me réveiller avant le jour.... auſſi, voyez mes yeux!... je ſuis ſûre qu'ils font peur.... m'habiller à la hâte.... (*ſœur Anaſtaſe lui attache ſon voile.*) Auſſi mon voile tient à peine ſur ma tête, (*avec volubilité*) puis le lever de Madame, ſa toilette, puis (*appuyant ſur ceci.*) faire partir ſur le champ une lettre d'Elle....

SŒUR ANASTASE.

Pour qui, ma ſœur?

SŒUR EUPHEMIE, *avec humeur.*

Eh! je n'ai pas eu la précaution de lire l'adreſſe.

SŒUR ANASTASE, *avec reproche.*

Ah! ma ſœur!

SŒUR EUPHEMIE.

Cela eſt vrai, mais j'étois ſi troublée... & pourquoi tous ces dérangemens ? quel eſt ſon but en ornant ſi bien ſon parloir ?

SŒUR ANASTASE.

Ce n'eſt pas, je crois, pour ajouter à la faveur, déja aſſez grande, qu'elle fait à la nouvelle Maîtreſſe, de lui prêter ſon parloir, pour donner aujourd'hui ſes leçons ?

SŒUR EUPHEMIE.

Oh bien, oui ?

SŒUR ANASTASE, (*l'interrompant*).

Madame faire de ces bévues-là ? ... Elle connoît trop bien ſon Monde. Allez, allez, ma ſœur ! malgré ſon grand âge, elle ne radote pas encore.

SŒUR EUPHEMIE, (*on ſonne.*)

Mais elle m'appelle ? oui, Elle me ſonne (*en courant vîte.*) Je reviens, & lui dirai que vous avez fait ſa commiſſion. (*Elle rentre vîte chez l'Abbeſſe.*)

SŒUR ANASTASE, (*vivement.*)

Tâchez de ſavoir quelque choſe !

SCÈNE II.

SŒUR ANASTASE, *seule.*

QUE je ne puisse deviner !... cela est impatientant !... mais je songe... cette lettre qu'elle a fait partir ce matin ? seroit-ce pour un mariage ?... & cette maîtresse de clavecin avec qui Elle veut causer ?..... ces femmes-là connoissent bien du monde ! Madame aime assez à s'occuper des intérêts des familles.... allons ! je m'attends à voir, cet après-midi, arriver quelque grande Dame à ce parloir, que l'on a disposé à cet effet. Ah ! sœur Euphémie ! vous n'avez rien de nouveau ?

SCÈNE III.

SŒUR EUPHEMIE, SŒUR ANASTASE, LA TOURIERE, *un instant après.*

SŒUR EUPHEMIE, (*à sœur Anastase qui la suit & ferme la porte de la grille*

RIEN : sortez, prenez vos livres ! nous donnerons le tout ensemble à la Touriere. (*en sonnant la Touriere.*) Ma sœur ! ma sœur !

LA TOURIERE, (*ouvrant sa porte.*)

Eh bien, eh bien ? encore un surcroît d'occupations je gage ?

SŒUR EUPHÈMIE.

Le tour, s'il vous plaît, ma fœur, pour les livres de mufique de la fœur S. Ange, à qui Madame m'a chargé d'ouvrir fon parloir ?

SŒUR ANASTASE, *en mettant auffi fes livres dans le tour.*

Et les livres d'hiftoire, d'inftruction. . .

LA TOURIERE.

Je fais, je fais.

SŒUR EUPHEMIE, *lui montrant une chocolatiere qu'elle met dans le tour.*

Et puis ? ce qui vous fera oublier vos peines ?

LA TOURIERE, *avec joie.*

Ha ! ha ! remerciez bien pour moi Madame ! entendez-vous, mes fœurs ? dites-lui que j'aurai l'œil à ce que l'on ne dérange pas la fœur ? . . paffez-moi la fonnette ! . . . fi Elle a befoin de moi. . .

SŒUR EUPHEMIE.

Si la nouvelle maîtreffe arrive ? vous fonnerez Madame, qui ne veut parler à perfonne autre ?

LA TOURIERE.

Qu'eft-ce que vous dites donc, ma fœur ? venez, venez ! il faut que je m'explique là-deffus. . . .

Les fœurs rentrent dans le parloir extérieur.

Madame auroit-elle oublié qu'Elle m'a dit qu'Elle

receevroit ici, aujourd'hui, une Marquiſe.. qu'accompagnera la mere... d'une de nos Penſionnaires ? ... c'eſt un objet plus intéreſſant que vous ne croyez, vous Autres !

SŒUR EUPHEMIE.

Comme quoi donc ? ma ſœur ?

LA TOURIERE.

Ah ! comme quoi ? comme quoi ? je vous le dirois bien, mais c'eſt que... il faut abſolument que je ſache à quoi m'en tenir... (*à ſœur Euphemie.*) Ma ſœur ! allez tout de ſuite lui dire que je vais exécuter ſes ordres que... (*à ſœur Anaſtaſe*) vous entendez bien, ma ſœur ? mais ſi c'étoit un oubli de Madame ? (*à ſœur Euphemie*) vous m'en préviendriez tout de ſuite ? ... entendez-vous ?

SŒUR EUPHEMIE, *à ſœur Anaſtaſe.*

J'y cours ; voilà la clef. Si la ſœur S. Ange arrivoit...

SCÈNE IV.

LA TOURIERE, SŒUR ANASTASE.

LA TOURIERE.

C'EST que je ne veux manquer à rien... & j'ai de la mémoire, dieu merci ! ... au reſte, il n'y auroit rien d'étonnant que ce fût une affaire manquée.

SŒUR ANASTASE.

En quoi donc ? dites-moi. . . .

LA TOURIERE.

Je vous dirai donc que (*s'interrompant en voyant ſœur S. Ange qui arrive du cloître*) . . . voici la ſœur S. Ange !

SŒUR ANASTASE.

Et Mademoiſelle de Fierville ?

LA TOURIERE.

Et Mademoiſelle de Fierville ? . . . je me ſauve. . . moi qui n'ai pas encore fait ſa commiſſion ! . . . . Elle m'en diroit de bonnes.

SŒUR ANASTASE.

Sa toilette eſt faite de bon matin !

LA TOURIERE, (*fermant ſa porte.*)

Il y a peut-être de bonnes raiſons pour cela. (*elle ſort.*)

La ſœur Anaſtaſe ouvre la grille à la ſœur S. Ange & rentre chez l'Abbeſſe.



SCENE V.

Mlle. DE FIERVILLE, SŒUR S. ANGE.

Mlle. DE FIERVILLE.

Sœur S. Ange, ſœur S. Ange ! voyez le ſoleil qu'il fait, venez donc au jardin !

SŒUR S. ANGE.

Non, vous dis-je.

Mlle. DE FIERVILLE.

Et, qu'eſt-ce que vous voulez faire au parloir de Madame l'Abbeſſe ?

SŒUR S. ANGE.

Profiter de la permiſſion qu'elle m'a donnée ; y trouver les amuſemens que je cherche.

Mlle. DE FIERVILLE.

Ah ! votre éternel clavecin ! votre muſique & vos deſſins, & vous appellez cela !... des amuſemens ?

SŒUR S. ANGE.

En connoiſſez-vous de plus agréables ?

Mlle. DE FIERVILLE.

Eh ! c'eſt d'un ennui....

SŒUR S. ANGE.

Cela vous ennuie ?

Mlle. de Fierville.

A la mort;

Sœur S. Ange.

Je vous plains.

Mlle. de Fierville, (*d'un air très-content.*) Je ne ſuis pourtant point du tout à plaindre. Sœur S. Ange! faites-moi votre compliment!

Sœur S. Ange.

Et ſur quoi?

Mlle. de Fierville.

Comment! vous ne devinez pas?... à l'air joyeux que vous me voyez?...

Sœur S. Ange.

Non.

Mlle. de Fierville.

Vous n'avez pas pris garde que je ſuis plus parée qu'à l'ordinaire?

Sœur S. Ange.

Ah! vous allez voir Madame votre mere!

Mlle. de Fierville.

Mon pere, vous voulez dire? non pas que je n'aimaſſe autant ma mere, ſi je ne retrouvois toujours dans ſa bouche, les mêmes leçons que l'on me fait au Couvent.

SŒUR S. ANGE.

C'eſt qu'Elle vous aime ; & plus une Mere a de tendreſſe pour ſa fille, moins Elle a d'indulgence ſur les défauts qu'elle remarque en Elle.

Mlle. DE FIERVILLE.

Mais des défauts ? je n'en ai pas ; (*vivement*) eſt-ce que vous m'en trouveriez ?

SŒUR S. ANGE.

Je ne dis pas cela.

Mlle. DE FIERVILLE.

Vous voyez donc bien qu'Elle a tort ; d'autant que ce n'eſt pas ma faute, ſi nos goûts ſont différens. (*d'un ton très-léger.*) J'aime la parure, Elle la déteſte ; Elle aime la lecture, je ne ſaurois la ſouffrir... à l'exception des Romans... que j'aime à la folie !

SŒUR S. ANGE.

Et qui ſont ſi inſtructifs ?...

Mlle. DE FIERVILLE.

Si amuſans ! ſi tendres !... & que ma Mere m'arrache des mains, dès qu'Elle peut me ſurprendre à les lire.

SŒUR S. ANGE.

Elle a tort.

Mlle. DE FIERVILLE.

N'eſt-ce pas ? c'eſt beaucoup plus intéreſſant,

je crois, que de ſavoir ſi. . . Clovis a exiſté avant Philippe de Macédoine. . . que je ne verrai jamais. . . & qui eſt mort ?. . . il y a peut-être deux cens ans ; n'eſt-ce pas ?

SŒUR S. ANGE, (*riant.*)

Oh oui, vous avez raiſon.

Mlle. DE FIERVILLE, (*avec vivacité*).

Sans doute, car à quoi cela ſert-il ? les Maîtres arrivent, on me ſonne ; la leçon commence, elle m'ennuie ; je baille, ils s'en apperçoivent ; ils levent le ſiége, je leur donne leur cachet ; ils s'en vont, bien contens ; & moi auſſi ; & tous les jours c'eſt la même choſe, parce que je n'aime point ce qui me gêne, & qu'enfin, quand on eſt riche, on n'a pas beſoin de toutes ces balivernes-là.

SŒUR S. ANGE, (*avec douceur, mais d'un ton un peu ſérieux.*)

Eh, Mademoiſelle ! . . . les fortunes qui paroiſſent le mieux aſſurées, ſont ſouvent celles qui s'écroulent le plus facilement ; qui l'a mieux éprouvé que moi ? où en ſerois-je, ſi mes talens ne m'avoient aſſuré ici un ſort à l'abri de tous les événemens ?

Mlle. DE FIERVILLE, *très-vivement.*

Un ſort ? ah ! miſéricorde ! vous appellez une place au noviciat, un ſort ?

SŒUR S. ANGE.

Très-consolant, quand on n'a pas plus de ressources qu'il ne m'en restoit ; & ç'en est une bien précieuse, puisque je la dois en partie à mes talens, qui, tout foibles qu'ils sont ! me serviront de dot dans ce Couvent, grace aux bontés de Madame l'Abbesse.

MLLE. DE FIERVILLE, *d'un ton très-léger.*

Oh oui ! Madame l'Abbesse a assez bien arrangé cela ; (*très-vivement.*) mais c'est que vous lui serez utile au moins, ne vous y trompez pas.

SŒUR S. ANGE, *avec douceur.*)

Ne diminuez rien de l'obligation que je lui dois avoir.

MLLE. DE FIERVILLE, (*d'un ton dédaigneux.*) *& à part.*

Ne va-t'elle pas s'imaginer que c'est pour l'amour d'elle ? pauvre dupe ! allez, allez ! croyez que l'Abbesse, avec son petit ton doucereux, & son air de désintéressement, fait très-bien ce qu'Elle fait ; & que la bonne opinion qu'elle a d'Elle-même, ne l'empêche pas de sentir combien vous leur devenez nécessaire. Car vous êtes. . . .

SŒUR. S. ANGE.

Très-reconnoissante.

MLLE. DE FIERVILLE.

Fort bien, fort bien. . . . mais suffit que ce qui

vous convenoit, parce que vous n'avez pas d'autres ressources, ... je puis bien m'en passer, moi qui suis riche?

SŒUR S. ANGE, *d'un ton sérieux.*

Eh! j'étois née pour l'être! si mon pere, objet de tous mes regrets...

Mlle. DE FIERVILLE.

Comment! quand il vous a rendu victime de son imprudence?

SŒUR S. ANGE.

Ah! vous allez me conter mon histoire.

Mlle. DE FIERVILLE, *avec joie.*

Eh bien! laissons cela pour parler de ce qui m'intéresse; d'abord, comment me trouvez-vous?

SŒUR S. ANGE, (*avec ironie.*)

Chose fort intéressante, en effet!

Mlle. DE FIERVILLE.

Très-intéressante, parce que j'ai des raisons pour être jolie aujourd'hui.... Il faut que je vous confie un secret, mais vous me promettez de n'en rien dire?

SŒUR S. ANGE.

Oh! je ne suis point du tout curieuse.

Mlle. DE FIERVILLE.

Oh que si! premiérement une Religieuse l'est toujours.

SŒUR S. ANGE, *riant.*

Oh ! mais je ne ſuis encore qu'aſpirante.

Mlle. DE FIERVILLE.

Plaiſanterie à part ; faites-moi votre compliment, ſœur S. Ange ! (*avec grande joie*) je vais ſortir du Couvent ;

SŒUR S. ANGE, *riant.*

A la joie que vous annoncez de le quitter, vous n'avez pas envie d'y laiſſer beaucoup de regrets ! vous devriez cependant ſonger, que vous n'y avez pas déja trop d'amies.

Mlle. DE FIERVILLE.

Mais vous êtes d'une ſincérité admirable !

SŒUR S. ANGE.

C'eſt le ſeul mérite que je me connoiſſe.

Mlle. DE FIERVILLE.

C'eſt très-mal à vous ; car il faut que je vous croye mon amie, pour vous mettre dans une confidence....

SŒUR S. ANGE.

Que vous avez déja faite à cinq ou ſix de ces Demoiſelles ;

Mlle. DE FIERVILLE, *vivement.*

Comment ! Elles vous l'ont dit ?... oh les bavardes !

SŒUR S. ANGE.

Eh ! qui voulez-vous qui vous garde le ſecret ? vous ne garderiez celui de perſonne ; vous cherchez à mortifier vos compagnes. . . .

MLLE. DE FIERVILLE.

Comment ? quand elles ſe font un plaiſir de m'humilier ? quand à tout propos elles trouvent le moyen de citer. . . & c'eſt *M. le Marquis*, mon pere. . . *M. le Commandeur*, mon oncle, *M. le Baron*, mon petit-frere ! . . . & moi, que ces titres-là déſolent ! . . .

SŒUR S. ANGE.

Pour imiter leurs torts, vous les écraſez du poids de la fortune de M. votre pere ? . . . qui vous aveugle. . .

MLLE. DE FIERVILLE.

Dites que c'eſt la jalouſie qui aveugle mes compagnes ! auſſi n'ai-je eu rien de plus preſſé, que de leur annoncer que mon mariage va me rendre leur égale ! & tout en recevant leurs complimens, je voyois qu'elles étouffoient de dépit. . . .

SŒUR S. ANGE.

Charmantes diſpoſitions ! eh ! Mademoiſelle, je ſouhaite que vous n'éprouviez jamais combien il eſt dangereux de prêter des armes à l'Envie ; mais au moins, pour parler de votre mariage avec tant de confiance, auriez-vous dû attendre que vous

vous

vous fussiez assurée de plaire à la mere de votre prétendu. (*Elle passe à la table des études.*)

MLLE. DE FIERVILLE.

Vous savez donc que ma mere doit me l'amener ici aujourd'hui ?... comme tout se fait pourtant ! Mais... vous doutez que je lui plaise ? vous m'allarmez ; est-ce que je ne suis pas coëffée à l'air de mon visage ?

SŒUR S. ANGE.

Eh ! je ne dis pas cela !

MLLE. DE FIERVILLE.

Oh ! mais je le devine, moi. Convenez-en ! le bleu ne me va point ; aussi, c'est la faute de votre sotte de sœur Touriere, à qui j'ai dit de me faire l'emplette d'un ajustement couleur de rose, & je l'attends depuis ce matin ! (*avec impatience.*) Ah ! sonnez-là, je vous en prie!

SŒUR S. ANGE.

Eh ! Mademoiselle ! m'enlever tout le tems que je veux employer à l'étude !

MLLE. DE FIERVILLE, *prenant la sonnette avec impatience.*

Ma sœur, vous n'êtes gueres complaisante ! (*elle sonne.*) Il me semble pourtant, que la peine n'étoit pas considérable... (*Elle sonne.*) Viendra-t-Elle donc à cette heure ? (*Elle sonne.*)

SCÈNE VI.

SŒUR S. ANGE, LA TOURIERE, Mlle. DE FIERVILLE.

LA TOURIERE.

Eh bien, eh bien? quand vous ſonnerez cent fois, il faut bien le tems de monter l'eſcalier!

Mlle. DE FIERVILLE.

Ah! vous voilà, ſœur Touriere?

LA TOURIERE.

J'ai cru que Madame l'Abbeſſe ſe trouvoit mal, ou que le feu étoit au Couvent, pour le moins.

Mlle. DE FIERVILLE.

Voilà un quart-d'heute que je ſonne, pourquoi ne montez-vous pas?

LA TOURIERE, *avec humeur.*

Oh pourquoi?... Mademoiſelle! vous avez le commandement beau? mais il ne faudroit être occupée que de vous!

Mlle. DE FIERVILLE.

Quand cela ſeroit? il me ſemble que mon pere vous donne d'aſſez bonnes étrennes pour cela?

LA TOURIERE, (*avec plus d'humeur.*)

Ma foi, Mademoiſelle... ce ſont... de petites...

gracieusetés, j'en conviens... mais qui sont bien gagnées, .. avec vous, je vous en réponds ; & si c'étoit aussi bien vous, comme c'est lui qui me les a données ? je vous les aurois rendues, tant vous me les avez reprochées de fois... mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

Mlle. de Fierville.

Comment, ce que je veux ? l'avez-vous oublié ? & cet ajustement couleur de rose, que je vous ai priée de me faire faire par la Marchande de Modes ? grace à votre peu de soin, je ne l'aurai pas.

la Touriere, (*avec humeur.*)

Comment, grace à mon peu de soin ? .. est-ce que je peux y aller, moi ? est-ce que je peux quitter mon tour ? qu'est-ce que j'ai pu faire, que d'envoyer... Françoise... dire que vous attendiez après ? .. qu'on se dépêchât ?

Mlle. de Fierville.

Bon ! Françoise est une lambine.

la Touriere, *haussant les épaules.*

Françoise ? Françoise ! .. qui est la diligence même ! & qui y a été de si bon cœur ! ... sans déjeûner encore ! ... & voilà le grand merci ? & moi qui laisse refroidir mon chocolat, que Madame l'Abbesse a eu la bonté de m'envoyer ! & tout cela pour écouter... (*Elle sort.*)

Mlle. de Fierville.

Ah ! vous êtes impatientante.

la Touriere, (*revenant sur ses pas, & bégayant, de colere.*

Ma... ma foi, Mademoiselle ! quand vous descendriez, comme on dit, de... de la côte... d'Adam ?... vous n'en diriez pas plus. (*la sœur S. Ange en riant, & haussant les épaules, prend un livre.*)

Mlle. de Fierville.

Ah ! vos sornettes m'ennuient ;... (*regardant la sœur qui lit*) il me paroît aussi, que j'empêche la sœur S. Ange, de faire sa lecture ? je ferai tout aussi-bien d'aller au jardin. (*Elle sort avec humeur, & revient sur ses pas.*) Ah ! s'il arrivoit ici une Marquise,.. que ma Mere m'amenera, une Marquise, entendez-vous ?... ayez soin de me sonner tout de suite ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LA TOURIERE, LA SŒUR S. ANGE.

la Touriere, *en grognant.*

On n'y manquera pas... allons, allons ! celle-là a bon besoin de son bien toujours ! (*à la sœur*) j'espere que nous en serons bientôt débarrassées ; car cette Marquise ?... c'est pour un mariage ; vous savez cela ?

SŒUR S. ANGE.

Oui.

LA TOURIERE.

Et avec le bien que celle-ci a ? . . . cela ne peut pas manquer, vous entendez bien ? car je vous assure, ma sœur, que moi, (qui ne veux de mal à personne !) . . en vérité ! . . . je crois que je souhaiterois que . . . cela ne se fît pas ; . . . n'étoit. . . qu'Elle nous resteroit encore ici ?

SŒUR S. ANGE, *se levant après avoir remis les livres en place.*

Il est vrai qu'on seroit tentée de croire, qu'Elle s'inquiette peu de s'y faire aimer.

LA TOURIERE.

Aimer ? . . . comment, ma sœur ! c'est que s'il y en avoit deux comme elle ici ! . . . assurément, je suis bien attachée à Madame l'Abbesse ; & à toutes ces Dames ; & à vous, ma sœur, en particulier. . .

SŒUR S. ANGE.

Je vous en remercie, sœur Bonaventure.

LA TOURIERE.

Non, c'est la vérité, mais si nous en avions deux comme Elle ! . . . que je ne m'appelle pas sœur Bonaventure ! (Dieu me pardonne le serment ! & vous ma sœur !) mais je crois que je renoncerois à être Touriere, pour n'avoir plus à faire à Elle ; oui ; je

préférerois je crois, d'être ſimple ſœur... attachée... aux cuiſines où au potager.

SŒUR S. ANGE, *avec un ton de bonté.*

Je le crois, ma pauvre ſœur, mais vous oubliez que votre chocolat ſe refroidit ?

LA TOURIERE.

Bien obligée, ma ſœur ; (*elle ſort & revient.*) à-propos j'oubliois auſſi de vous dire que la Maîtreſſe de clavecin, qui eſt malade, doit en envoyer une autre à ſa place.

SŒUR S. ANGE.

C'eſt bon, c'eſt bon.

LA TOURIERE, *en s'en allant.*

Madame l'Abbeſſe me l'a fait dire ce matin ; mais j'avois oublié de vous en prévenir, parce que cette Mademoiſelle de Fierville ? ... réellement Elle me fait tourner la tête. (*avec douceur*) Sans adieu, ma ſœur ! (*elle ſort.*)

SŒUR S. ANGE.

Adieu, ſœur Bonaventure !

LA TOURIERE, (*grognant en s'en allant.*)

Ah, mon Dieu ! ... ça ! .... mais c'eſt qu'on n'y tient pas. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE VIII.

LA SŒUR S. ANGE, *ſeule, riant, & paſſant à ſon clavecin.*

SŒUR S. ANGE.

LA pauvre ſœur Bonaventure n'eſt pas contente; & franchement, Elle a raiſon.... quel caractère! je ne vois perſonne, dans ce Couvent, qui ne fût fort aiſe de la voir humiliée.... que je plains le mari qui l'aura! mais en attendant que la Maîtreſſe de clavecin arrive, occupons-nous un peu! (*elle feuillete pluſieurs livres de clavecin, & les remet à leur place en diſant.*) Voyons! une piece?... non... quelques airs plutôt... Ah!.. ma chanſon favorite! (*Elle ſe met au clavecin & chante*).

AIR: (*Noté à la fin.*)

L'attrait qui fait chérir ces lieux
C'eſt le calme de l'innocence;
Quand aurai-je le droit heureux
D'en partager la jouiſſance!
C'eſt mon eſpoir! c'eſt le ſeul bien
Qui doive me ſéduire;
C'eſt un bonheur, je le ſens bien,
Puis-je trop me le dire?

SECOND COUPLET.

Ici la douceur de nos loix
Rend nos jours & nos nuits paiſibles;

Et l'Amitié ſeule a des droits
Pour enchaîner nos cœurs ſenſibles.
C'eſt, &c.

(*On entend la ſonnette du parloir.*)

Mais on ſonne ! c'eſt pour Madame l'Abbeſſe ; c'eſt apparemment cette Marquiſe. (*Elle ſe leve, & va remettre ſa muſique en place.*)

SCÈNE IX.

SŒUR S. ANGE, LA M^ISE^. DE S. SER, (*tenant un livre de muſique,*) LA TOURIERE, (*qui porte ſes deſſins.*)

LA TOURIERE, *après avoir mis en place le carton de deſſins.*)

Si vous voulez vous aſſeoir, Madame ? Madame l'Abbeſſe va venir.

SŒUR S. ANGE A LA M^ISE^.

Vous ſavez, Madame, que ſon grand âge, ne lui permet pas d'aller bien vîte ? mais je vais la chercher & lui donner la main.

LA MARQUISE.

Ma ſœur, vous êtes bien obligeante ; oſerois-je vous prier de lui dire, que je ſuis la Maîtreſſe de deſſin & de Muſique, que Madame Henri envoie pour la ſuppléer ?

SŒUR S. ANGE.

Ah ! c'eſt Madame ? (*Elle lui fait une révérence.*) je vais avec grand plaiſir faire votre commiſſion ; je ſuis bien aiſe de vous prévenir que (*d'un air riant.*) j'aurai l'honneur d'être une de vos écolieres.

LA MARQUISE.

J'en ſerai charmée. Mais n'oubliez pas que c'eſt au défaut de Madame Henri, dont aſſurément je n'ai pas le talent !

SŒUR S. ANGE, (*riant.*)

Oh ! la modeſtie eſt le fard des talens ; mais Madame, vos momens ſont ſûrement précieux ; je vais faire diligenter Madame l'Abbeſſe. *Elle ſort.*

LA MARQUISE.

Je vous en remercie, ma ſœur.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LA TOURIERE.

LA MARQUISE.

VOILA une jeune ſœur bien aimable ?

LA TOURIERE.

Aimable, douce... ah! c'eſt qu'il faut la connoître ! c'eſt la ſœur S. Ange.

LA MARQUISE, *avec ſurpriſe.*

Comment, la ſœur S. Ange? je connois fort ce nom-là!

LA TOURIERE.

Oui; c'étoit ſon nom de Penſionnaire... car Elle a été penſionnaire, avant d'être au noviciat; Elle a eu un Pere... quand je dis! on ſent bien cela; mais c'eſt que ſon Pere?.. avoit épouſé en ſecondes noces une autre femme... qui n'étoit pas la mere de celle-ci... C'eſt une grande hiſtoire que tout cela; le Pere?... étoit vraiment Capitaine de vaiſſeau.

LA MARQUISE.

Eh! j'en ai entendu parler.

LA TOURIERE.

Oui oui, c'eſt cela... car ſa douceur, ſa figure? c'eſt beaucoup; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de ſon ame;... pour ne pas plaider avec ſa belle-mere... qui avoit beſoin du peu de bien que le Pere avoit laiſſé.... parce qu'il avoit embarqué preſque toute ſa fortune... & que ſur la mer? ſon vaiſſeau & Lui... rien ne s'eſt ſauvé... vous entendez bien?... Or; cette jeune Demoiſelle-ci? auroit pu demander à ſa belle-mere le bien du Pere, vous concevez bien?... & c'étoit juſte; eh bien, Madame! Elle a préféré, pour laiſſer du ſoulagement à ſa belle-mere, de ſe faire Religieuſe... & Elle

n'en dit rien... j'ai ſu cela, moi; parce que je ſais tout, & Elle ne veut pas que l'on le ſache, Elle, c'eſt ce qu'il y a de mieux; & ſi je vous dis cela, c'eſt que j'eſpere que vous n'en parlerez pas au moins, Madame?

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur! mais dites-moi un peu, Mademoiſelle de Fierville?...

LA TOURIERE.

Oh! ce ſera votre écoliere auſſi; mais, (*à part.*) quelle différence! vous verrez, vous verrez.... (*l'Abbeſſe entre.*) Ah! voilà, Madame l'Abbeſſe!

SCÈNE XI.

ACT. PRÉC. L'ABBESSE, (*ſoutenue par les converſes, & précédée par ſœur S. Ange qui lui baiſe la main & ſort.*)

L'ABBESSE A LA M^ISE.

AH! Madame la M. (*la Marquiſe lui fait un ſigne.*) Laiſſez-nous un peu, ſœur Bonaventure! (*les converſes qu'Elle fait retirer ſe parlent d'un air animé & marquent leur ſurpriſe & leur curioſité.*

LA TOURIERE.

Si Madame de Fierville amene cette Marquiſe? les ordres que Madame m'a fait donner, tiennent-ils?

L'ABBESSE.

Nous verrons... oui, oui... (*la Touriere sort.*) Je vous demande mille pardons, Madame, mais j'ai pensé vous nommer Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Je l'ai bien vu, aussi vous ai-je fait signe, vous auriez tout découvert; (*Elles s'asseoient*) comment vous portez-vous ?

L'ABBESSE.

Vous êtes bien bonne, Madame la Marquise, je vais, (*s'écoutant parler*) aussi-bien que peut le permettre mon grand âge, & tous les soins qu'entraîne après soi la place que je remplis... vous les imaginez sans peine, Madame la Marquise ? mais je suffis encore à tout... & quand on veut, comme moi, entrer dans tous les détails d'une administration comme celle de cette Maison!.. je vous assure qu'il faut, une tête... aussi bonne que celle que j'ai... & j'en suis (*d'un air riant*) quelquefois étonnée moi-même... que voulez-vous ? ce sont des graces d'état, & que le Ciel daigne m'accorder :... mais Madame la Marquise, venons à ce qui vous intéresse!

LA MARQUISE.

Oui, mais ne m'appellez donc plus Madame la Marquise !

L'ABBESSE.

N'ayez pas peur ! je ne m'y tromperai pas ; je vous ai déja annoncée dans cette Maiſon, comme une Maîtreſſe de muſique & de deſſin. (*riant & d'un ton de ſatisfaction.*) Je ſuis à tout, Madame, je ſuis à tout.

LA MARQUISE.

J'en ſuis bien perſuadée ; . . .

L'ABBESSE.

Et j'en ai bon beſoin, je vous aſſure. . . Oh ça ! voulez-vous que je ſonne pour avertir Mademoiſelle de Fierville ?

LA MARQUISE.

Cauſons un petit moment ſur ce qui la regarde !

L'ABBESSE, (*ſouriant.*)

Vous avez peur que j'aie oublié, ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ? mais jugez ſi j'ai bien retenu ce que contenoit votre lettre ! » vous » avez un fils, de vingt-ſix ans, Colonel d'un Ré- » giment, . . . & qui ne manque pas de fortune. . . .

LA MARQUISE.

Mais mon fils, en paſſe de faire ſon chemin, aura toujours après moi, vingt-cinq mille livres de rente.

L'ABBESSE.

Oh ! Mademoiſelle de Fierville ſera immenſe-

ment riche... Mais tout cela ira à merveilles, sa mere est prévenue; & le pere?.. est impatient d'appeller sa fille, Madame la Marquise. Mais suivons!..
» Comme vous désireriez que M. votre fils, en
» prenant une femme, vous donnât en Elle, une
» Compagne, qui contribuât à votre satisfaction...
» n'est-ce pas cela? vous êtes bien aise de connoî-
» tre par vous-même celle que vous lui destinés?

LA MARQUISE.

C'est cela même.

L'ABBESSE.

Vous voyez donc bien;... &c...

LA MARQUISE.

Mon fils me laisse absolument maîtresse de son choix.

L'ABBESSE.

Je viens de vous le dire; & pour mieux juger la jeune personne, aux parens de laquelle j'ai déja porté les premieres paroles, vous avez engagé sa mere...

LA MARQUISE.

Qui m'a promis le sécret, à n'en rien dire à sa fille...

L'ABBESSE.

Ainsi que moi, à trouver bon que vous vinssiez ici, sous le prétexte de donner des leçons.

LA MARQUISE.

Juſtement, mais dites-moi, je vous prie!.. le caractère de Mademoiſelle de Fierville ?...

L'ABBESSE, (*avec un peu d'embarras, & de ſurpriſe.*)

Son caractère !... oh ! vous entendez bien que je ne peux gueres répondre... ſur cela... ſi j'en dis du bien ? je vous paroîtrai ſuſpecte ; & puis, il faut bien que j'abandonne quelques détails aux Maîtreſſes, qui, ſous mes ordres, aident à conduire cette Maiſon... d'ailleurs je ſuis très-diſcrete ſur ces queſtions-là. Elle eſt jolie d'abord ;... elle a de l'eſprit, mais vous en jugerez vous-même, je vais ſonner pour l'avertir, (*prenant la ſonnete ſur le clavecin.*)

LA MARQUISE.

Volontiers.

L'ABBESSE, (*en ſonnant.*)

Elle eſt jolie ; fille unique ; elle aura cent mille livres de rente ; ſon Pere eſt dans la haute finance, & depuis trente ans, je vous laiſſe à penſer....

LA MARQUISE, *à part.*

Pas un ſeul mot ſur ſon caractere !

L'ABBESSE.

Chut !



SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA SŒUR EUPHEMIE.

L'ABBESSE, *à la ſœur.*

AVERTISSEZ Mademoiſelle de Fierville pour ſa maîtreſſe de Clavecin... Ah! & la Sœur S. Ange!

SŒUR EUPHEMIE.

C'eſt bon, Madame. (*Elle ſort.*)

SCÈNE XIII.

L'ABBESSE, LA MARQUISE.

L'ABBESSE.

CAR vous l'avez auſſi pour écoliere, Madame, je lui fais continuer ſes leçons... vous l'avez déja vue, notre ſœur S. Ange?

LA MARQUISE.

Elle m'a fait une peine!...

L'ABBESSE.

C'eſt un ange, Madame, que cette perſonne-là, candeur, eſprit, talens... Elle eſt éleve de notre Maiſon, & nous fait honneur, j'oſe le dire. Dans deux mois Elle ſera des nôtres... Je la fais recevoir ſans dot.

LA MARQUISE.

Cela m'intéreſſe avec d'autant plus de raiſon, que je connoiſſois le Pere.

L'ABBESSE.

Oui ?

LA MARQUISE.

Feu mon mari s'étoit propoſé de demander Mademoiſelle de S. Ange, pour mon fils, qui étoit même décidé à l'épouſer, ſur tout le bien qu'on en diſoit, quoiqu'il ne l'eût vue qu'une ſeule fois : moi, qui vous parle, je ne la connois que d'aujourd'hui ; le Pere s'eſt aviſé de ſe remarier ; je perdis mon Epoux ; la poſition de mon fils devint plus brillante, celle de Mademoiſelle de S. Ange le devenoit moins.

L'ABBESSE.

Sûrement.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, SŒUR EUPHEMIE, Mlle. DE FIERVILLE.

SŒUR EUPHEMIE.

MADEMOISELLE de Fierville.

L'ABBESSE.

Ah ! Madame, c'eſt une de vos écolieres. (*La*

sœur Euphemie retire le fauteuil de l'Abbesse, & après avoir présenté Mademoiselle de Fierville à la Marquise, elle donne le bras à l'Abbesse.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; PLUSIEURS PENSIONNAIRES, (*observant avec curiosité, de la porte de la grille.*)

Mlle. DE FIERVILLE, (*à part, & avec humeur.*)

Ce n'est que la Maîtresse de Clavecin!...

UNE PENSIONNAIRE.

Ce n'est pas sa Marquise?

LES AUTRES PENSIONNAIRES.

Ce ne seroit pas sa Marquise? voyons! écoutons! (*Elles se cachent derriere les siéges du parloir intérieur.*)

L'ABBESSE.

Je vous laisse, & reviendrai savoir, si vous êtes contente.

SŒUR ANASTASE, (*sortant de chez l'Abbesse, fait un cri de frayeur en voyant quelqu'un derriere les siéges.*)

Ah! Mesdemoiselles! vous m'avez fait une peur!...

L'ABBESSE, (*appellant les Pensionnaires qui s'enfuyoient.*)

Eh! que venez-vous faire ici, Mesdemoiselles?..

UNE PENSIONNAIRE, *en entrant dans le parloir extérieur avec ses Compagnes.*

Faire notre cour à Madame. (*Elles lui baisent la main tour à tour.*)

L'ABBESSE.

Oui, oui; ... & puis un peu de curiosité?

PENSIONNAIRE.

Il est vrai, notre Mere ... qu'il en est bien quelque petite chose... (*aux Autres*) pourquoi mentir?

AUTRE PENSIONNAIRE, (*gaiment.*)

Notre mere devine tout; nous venions. ... pour voir cette Marquise, que Fierville nous a dit qu'Elle attendoit.

TOUTES.

C'est la vérité, notre Mere.

PENSIONNAIRE.

Et cela? ... pour faire compliment avec toute confiance....

TOUTES TROIS, (*avec ironie en regardant Mademoiselle Fierville.*)

Oui! avec toute confiance, à notre bonne amie.

L'ABBESSE.

Fort bien, fort bien, mais cela ne doit regarder que Mademoiselle. Laissez-la prendre sa leçon!

LES PENSIONNAIRES, (*après lui avoir baisé la main, & l'avoir saluée, sautant de joie & rentrant dans le Cloître.*

Ce n'est pas sa Marquise.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, Mlle. DE FIERVIILE.

LA MARQUISE, *après avoir salué modestement, & avoir essayé, si le clavecin étoit d'accord.*

OH ! ça, Mademoiselle, voulez-vous que nous commencions ? je dois vous prévenir que je n'ai assûrément pas le talent de Madame Henri.

Mlle. DE FIERVILLE, *regardant si l'Abbesse est rentrée.*

Oh ! vous en aurez toujours assez pour moi... (*avec joie*,) Madame l'Abbesse est rentrée... prenez d'abord votre cachet !... je ne me soucie pas de prendre ma leçon.

LA MARQUISE.

Vous n'aimez peut-être pas le clavecin?

Mlle. DE FIERVILLE.

Ni la musique.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, que vous préférez le dessin?

Mlle. DE FIERVILLE.

Oh ! bien oui ! comment ? s'attacher, de gaité de cœur, à faire de gros yeux... qui ne finissent pas ? car on ne m'en sort pas ; voyez ! (*montrant l'exem-*

ple) voilà mon cahier ; c'eſt une occupation bien amuſante !

LA MARQUISE.

Mais, quand on commence ? . . .

MLLE. DE FIERVILLE.

Par ennuyer, l'on a tort ; tenez ! voici un cachet de plus, pour ne m'en plus parler.

LA MARQUISE.

Eh ! mais. . .

MLLE. DE FIERVILLE.

Prenez donc ! eſt-ce que Madame Henri ne vous a pas prévenue que c'eſt mon uſage ?

LA MARQUISE.

Elle a oublié de me le dire.

MLLE. DE FIERVILLE.

Ce ſont mes conditions ; & il faut bien qu'Elle y ſouſcrive ; car ſans cela, je dirois à mon Pere, qu'Elle montre mal ; & lui, qui ne ſe connoît pas plus en talens, que je ne les aime, mais qui paye bien, me donneroit bien vîte une autre Maîtreſſe ; ainſi vous jugez bien que Madame Henri ! . . .

LA MARQUISE, *riant.*

Ah ! Mademoiſelle, je n'ai garde d'indiſpoſer contre elle une écoliere auſſi précieuſe que vous.

Mlle. de Fierville.

C'eſt bien ſur cela que je me fie.

la Marquise.

Au ſurplus ; ce ſont des talens qui ne ſont pas abſolument néceſſaires ; & Mademoiſelle s'en dédommage ſûrement par des connoiſſances plus utiles... la Géographie, l'Hiſtoire... La lecture, par exemple ?...

Mlle. de Fierville.

M'ennuye à la mort ; quoi ? l'Hiſtoire ancienne ou profane ?... des dates à ſe mettre dans la tête ? cela fatigue à retenir... il n'y a gueres que la danſe que j'aime ;... encore !...

la Marquise, (*riant.*)

Vous ne faites pas grand cas des talens ?

Mlle. de Fierville, (*riant.*)

Pas trop, ſi vous voulez que je vous diſe vrai ; & mon Pere penſe ſur cela bien différemment de ma Mere : » Vas, vas, ma fille, me dit-il, quand ma Mere me ſermonne : (car Elle eſt pour les talens, Elle,) » Vas, ne crains rien ! tu es jolie ; tu auras » du bien ; un mari ſera trop heureux de t'avoir... à-propos de cela ? vous êtes ſûrement répandue dans le monde ?

la Marquise.

Mais un peu ; à l'aide des Ecolieres que j'ai.

MLLE. DE FIERVILLE.

Je vous dirai... mais n'en parlez pas au-moins!

LA MARQUISE.

Vous jugez-bien, Mademoiſelle!...

MLLE. DE FIERVILLE.

C'eſt qu'il eſt queſtion pour moi d'un mariage.

LA MARQUISE, (*jouant l'air étonné.*)

D'un mariage?

MLLE. DE FIERVILLE, *avec joie.*

Oui, cela ne dépend en quelque façon que de mon aveu....

LA MARQUISE.

Ah! fort bien.

MLLE. DE FIERVILLE.

Cauſons un peu enſemble! cela vaudra mieux que ma leçon... (*elle ſe leve & va à la porte en chantant*) attendez que je voye ſi la porte de l'Abbeſſe eſt bien fermée. (*Elle revient ſe mettre à ſa place.*) Oui: connoiſſez-vous Madame la Marquiſe de S. Ser?

LA MARQUISE, *avec joie.*

Beaucoup: je finis même à préſent un deſſin tout-à-fait intéreſſant dont Elle m'a chargée: Elle s'eſt donnée des ſoins pour me procurer de nouvelles écolieres; & j'enſeigne de plus à une de ſes niéces avec qui j'en parle ſouvent.

Mlle. de Fierville, *avec joie.*

Oui ? .... (*l'embrassant.*) Oh ! vous êtes charmante... vous allez me dire tout ce que j'ai envie de savoir.

La Marquise.

Vous me rappellez en effet, que j'ai entendu parler du mariage de son fils.

Mlle. de Fierville, *avec joie & vivacité.*

Eh ! vraiment oui ; c'est de moi qu'il est question : quelle femme est-ce que cette Marquise ?

La Marquise.

Une femme... de mon âge... qui n'a qu'un fils.

Mlle. de Fierville.

Je le sais.

La Marquise.

Il n'a des yeux que pour Elle, qui, de son côté, n'est occupée que de son bonheur.

Mlle. de Fierville, *vivement.*

Oh cela ! j'en suis sûre, car Elle veut me le donner pour mari, comme je vous le dis.

La Marquise.

Ah ! cela est vrai....

Mlle. de Fierville.

Oui, oui... mais dites-moi ? est-ce une femme qui aime la dissipation ? le plaisir ?

LA MARQUISE.

Mais c'eſt une femme aſſez ſenſée, autant que je puis m'y connoître ;... Elle fait grand cas des talens, par exemple.

Mlle. DE FIERVILLE, *d'un air aſſez rêveur.*

Oui ?

LA MARQUISE.

Oui.

Mlle. DE FIERVILLE.

Et faudra-t'il vivre avec Elle ?

LA MARQUISE.

Comment ! vous en doutez ? oh ! très-certainement : une femme, qui aime ſon fils, ne voudra pas s'en ſéparer ; du moins, je le crois.

Mlle. DE FIERVILLE, *d'un air rêveur.*

Vous croyez ? (*vivement.*) Oh ! une Bru qui a de l'eſprit comme moi, tourne comme elle veut celui de ſon mari ; &quand il n'eſt plus queſtion après que d'un ſacrifice ? vous jugez bien !...

LA MARQUISE.

Ah, ah !...

Mlle. DE FIERVILLE, *gaiment.*

Ce n'eſt pas là mon embarras... & le Marquis de S. Ser ? d'une jolie figure, à ce que l'on dit ?

LA MARQUISE.

Mais aſſez bien....

Mlle. DE FIERVILLE, *très-gaiement.*

Bon, tant mieux ! & ſon caractere ? . . . car c'eſt un point eſſentiel !

LA MARQUISE.

Vous êtes bien dans mes principes ; mais . . . il eſt doux, aimable.

Mlle. DE FIERVILLE.

Jugez donc, quel plaiſir ! quand me trouvant Marquiſe, je viendrai dans un carroſſe brillant, faire ici ma viſite de nouvelle mariée, pour flatter le petit amour propre des Religieuſes qui m'ont élevée ! & ſur-tout je n'oublierai pas de demander mes Compagnes, qui ſeroient à la joie de leur cœur, ſi mon mariage ne ſe faiſoit pas. . . . vous avez pu les voir ? . . mais continuons ! . . . le Marquis eſt donc aimable, doux ?

LA MARQUISE.

Mais un peu ennemi du faſte.

Mlle. DE FIERVILLE.

Quelle folie ! aime-t'il du moins le Bal, la Comédie, les Spectacles enfin ?

LA MARQUISE.

Il y va, mais ſans en raffoler.

Mlle. DE FIERVILLE.

Oh ! je veux qu'il en raffole, parce que j'en raffo-

ferai, moi ; & qu'il faut bien que je me dédommage de l'ennui que j'ai eu au Couvent... d'ailleurs, je lui apporte une fortune aſſez conſidérable, pour qu'il ſe prête à tout ce qui peut me plaire. Mais j'entends quelqu'un. Mettons-nous vîte, à ma leçon de deſſin ! voilà mon exemple..... (*en le lui montrant*) mes yeux éternels ! cela n'eſt-il pas bien récréatif ? (*à voix baſſe*) il eſt bien heureux que je vous aye trouvée auſſi inſtruite !

LA MARQUISE.

Je vous aſſure, Mademoiſelle, que je me ſais bon gré de l'être.

SCÈNE XVII.

LA MARQUISE, Mlle. DE FIERVILLE, LA TOURIERE, FRANÇOISE, (*qui tient dans un carton un ajuſtement couleur de roſe.*)

LA TOURIERE.

MADEMOISELLE, voilà votre ajuſtement, couleur de roſe, que Françoiſe apporte de chez la Marchande de Modes, (*Françoiſe ſalue en mettant ſur la table, le carton.*)

Mlle. DE FIERVILLE, (*avec humeur.*)
(*à Françoiſe qui ſort toute interdite,*) (*à la Touriere.*)

Elle eſt une ſotte ; & vous oubliez tout..... Elle arrive à préſent, je vais la gronder comme elle

le mérite... imaginez-vous, Madame ! que j'envoie chercher un ajuſtement couleur de roſe, parce que le bleu ne me va pas ſi bien.

(*Elle voit arriver la ſœur S. Ange.*)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, LA SŒUR S. ANGE.

Mlle. DE FIERVILLE, *avec humeur.*

AH ! ſœur S. Ange ! voilà mon ajuſtement que l'on m'apporte à préſent ! à préſent !... que dites-vous de cela ?... & Madame la Marquiſe de S. Ser, ne tardera ſûrement pas à arriver !

SŒUR S. ANGE, (*avec grande ſurpriſe.*)

Comment ! Madame la Marquiſe de S. Ser !

Mlle. DE FIERVILLE, *avec impatience.*

Eh oui ! cette Dame que j'attends.

SŒUR S. ANGE, *à part.*

Ciel !

Mlle. DE FIERVILLE, *ſans regarder la ſœur.*

C'eſt bien cruel... je n'aurai jamais le tems... encore, ma Femme-de-chambre qui n'eſt pas revenue de chez mon Pere ! je vais toujours dans ma chambre ; peut-être, qu'en me dépêchant ?... oui, oui : je vous quitte, Madame ; mais, preſſée comme

je le ſuis ! vous jugez bien ? . . . s'il faut que je n'aye pas le tems de changer d'ajuſtement? . . je ne le paye pas à la Marchande de Modes, déja. . . Elle en ſera pour ſa peine, & Françoiſe pour ſa courſe ; Elles peuvent bien s'y attendre. . . à préſent ! (*revenant à la Marquiſe.*) Ah ! je vous remercie de votre leçon ; Madame Henri ne m'en a jamais donné de plus agréable. (*La Touriere ſort en hauſſant les épaules.*)

LA MARQUISE, (*lui faiſant une reverence avec embarras.*

Mademoiſelle ! . . . . tout ce que l'on peut vous ſouhaiter, c'eſt qu'elle vous ſoit utile.

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, LA SŒUR S. ANGE, (*rêveuſe.*)

LA MARQUISE.

SON ajuſtement lui tient bien au cœur ! mais ſi Elle connoiſſoit comme moi la Marquiſe de S. Ser, Elle pourroit bien s'épargner les frais de toilette ; car l'ajuſtement eſt la choſe à laquelle Madame de S. Ser regarde le moins.

SŒUR S. ANGE.

Je vois à cela que Mademoiſelle de Fierville vous a miſe dans ſa confidence ?

LA MARQUISE.

C'eſt la premiere choſe qu'Elle a faite ; je ſuis, à préſent, auſſi inſtruite qu'Elle, de tout ce qui a trait à ſon mariage.

SŒUR S. ANGE.

Elle vous connoît donc ?

LA MARQUISE.

Non aſſûrément ! (*la ſœur fait un ſigne de ſurpriſe qu'elle dérobe à la Marquiſe*,) petite indiſcrétion qui avoit pour but de parler de ſon mariage.

SŒUR S. ANGE, (*avec douceur & un ſourire de bonté.*

Ah ! bien pardonnable... à ſon âge ſur-tout ? dans ſa poſition ? une jeune perſonne aime à s'occuper, & à occuper les Autres de ce qui flatte ou ſon goût ou ſon amour propre. D'ailleurs, Madame, il y a des phyſionomies ſi intéreſſantes, qu'elles entraînent malgré nous notre confiance.

LA MARQUISE.

Ah ! ma ſœur ! vous voulez-donc me rendre indiſcrete ? ... vous leur trouvez de ſi bonnes excuſes !.. Eh bien ! pardonnez-moi une ſeule queſtion ! Au moment où vous avez entendu nommer Madame de S. Ser, un mouvement de ſurpriſe, ou de triſteſſe qui vous eſt échappé m'a laiſſé croire que vous aviez peut-être à vous plaindre d'Elle ?

SŒUR S. ANGE.

Point du tout ; que vous êtes bonne !

LA MARQUISE.

C'eſt que je la connois....

SŒUR S. ANGE.

Ah ! j'étois faite auſſi pour la connoître.

LA MARQUISE.

Mais enfin ?... ce ſaiſiſſement m'inquiete encore.

SŒUR S. ANGE.

Rien de ſi ſimple ; je n'ai jamais vu Madame de S. Ser ; mais il y a... ſept ans environ, que, je ne ſais par quel hazard, j'eus occaſion de me trouver avec ſon fils.

LA MARQUISE.

Ah ! vous l'avez vu.

SŒUR S. ANGE.

Une ſeule fois... & aſſurément trop peu de tems pour qu'il ait pu me reſter la moindre idée de ſes traits ; mais cependant aſſez, pour avoir remarqué en lui, (autant qu'en peut juger une jeune perſonne,) un maintien doux, honnête, & reſervé, qui juſtifioit à mes yeux l'éloge que j'en entendois faire, & qui prouve aujourd'hui que la fortune s'attache quelquefois au mérite... ce qui me rend cette époque ſi préſente ?... c'eſt qu'elle a précédé, de très-peu de

jours, tous les malheurs... d'une famille... qui m'intéresse; de sorte que, ce nom?... prononcé pour la premiere fois dans cette Maison... me les a rappellés; ... & je n'ai pas été maîtresse de mon saisissement; vous voyez qu'il n'y a rien que de très-naturel? C'en est assez, je crois, pour bien vous convaincre, que je n'ai pas le plus léger reproche à faire à Madame de S. Ser?

LA MARQUISE.

J'en suis fort aise pour Elle.

SŒUR S. ANGE, (*allant, avec la M^ise. à son clavecin.*

Mais, Madame, prenons notre leçon! vous me faites oublier que vos momens sont précieux.

LA MARQUISE.

Je vous assure, que je les trouve bien employés.

SŒUR S. ANGE.

Vous êtes bien honnête, mais les réflexions nous gagnent quelquefois malgré nous: (*feuilletant un livre de musique.*) Voyons! (*souriant*) je vais trembler.

LA MARQUISE.

Vous chantez aussi?

SŒUR S. ANGE.

Un peu... (*riant*) voulez-vous en juger? je vais m'accompagner (*changeant de livre.*) Qu'est-ce que je chanterai? (*cherchant dans son livre.*)

LA MARQUISE, (*feuilletant le livre avec Elle.*) Ah ! celle-ci ?

SŒUR S. ANGE.

Je ne l'aurois pas choisie.... mais soit!

PREMIER COUPLET. (Noté à la fin.) *

» Nos plaisirs sont légers, mais ils sont sans allarmes:
» Plus bruyants, dans le Monde, ils en sont plus trompeurs;
» J'ai pu croire, un moment, qu'ils avoient plus de charmes.
(*La Marquise fait un geste de surprise.*)
» Un seul moment d'espoir doit il coûter des pleurs ?

SECOND COUPLET.

» JE ne cherchois qu'un cœur ; il cherchoit la fortune!
(*La Marquise l'observe avec plus de surprise & d'intérêt.*)
» Ce fut, à mes regards adoucir ses revers;
» La Raison a banni cette idée importune,
» Pour m'en dédommager par des liens plus chers.

LA MARQUISE.

Vous trembliez en commençant ; mais vous vous êtes rassurée sur la fin ; & je puis vous dire que vous êtes fort bonne musicienne.

SŒUR S. ANGE.

Ah! fort bonne? c'est beaucoup dire. J'ai senti de bonne heure la nécessité de cultiver mes talens... Eh ! où en serois-je sans eux?

LA MARQUISE.

Des réflexions tristes ? changeons de leçon ! voyons un peu vos dessins!

* On peut suppléer la harpe au clavecin, pour accompagner ces couplets.

SŒUR S. ANGE.

Volontiers : (*Elle montre ses dessins, & elles s'asseyent.*)

LA MARQUISE.

Voilà un paysage qui est.... assez bien. (*Elle y donne un coup de crayon.* (Ah ! l'ombre marquée un peu trop légérement.

SŒUR S. ANGE, (*corrige, & lui en présente un autre.*) (*en riant.*)

Vous avez raison... un peu d'étourderie ! ... celui--ci ?

LA MARQUISE, *examinant.*

Très-bien, par exemple... (*en voyant un troisieme,*) à merveilles... en vérité. !

SŒUR S. ANGE.

Oui, oui ! faites-moi des complimens !

LA MARQUISE.

Je ne flatte point... vous êtes très-forte ! je ne ferois pas mieux assurément.

SŒUR S. ANGE.

Oh ! comparez avec les originaux !

LA MARQUISE, (*en les comparant.*)

J'y vois très-peu de différence... mais convenez avec moi, qu'une copie... se ressent toujours de la gêne... qui est inséparable de l'imitation ! l'on a beau copier aussi parfaitement....

SŒUR S. ANGE, *d'un ton découragé, & en souriant.*
Oh !

LA MARQUISE.

Croyez-moi, ma sœur ! je m'y connois. Je suis caution qu'avec vos talens, vous ne devez chercher vos modeles que dans vous-même. Vous pouvez assurément vous passer de leçons.

SŒUR S. ANGE.

Bon ! j'ai voulu cinq à six fois essayer de travailler d'idée ; . . . je n'ai jamais pu y réussir. . . voulez-vous voir. . . (*en riant & avec ironie*,) de mes chef-d'œuvres ?

LA MARQUISE, (*en recevant les dessins qu'on lui passe.*)

Voyons, voyons ! . . . cette tête ? . . . (*marquant la plus vive surprise.*) est très-bien, déja.

SŒUR S. ANGE, (*d'un air négligé.*)
Trouvez-vous ?

LA MARQUISE, (*marquant plus de surprise & fixant la sœur plus attentivement.*)

Et ressemblante, même.

SŒUR S. ANGE, *de même.*
Ressemblante ?

LA MARQUISE, (*en fixant la sœur avec plus d'attention encore.*

Quoi ! . . . ce n'est pas une copie ?

SŒUR S. ANGE, (*lui en passant un autre.*)

Non assurément... mais celle-ci est mieux.

LA MARQUISE.

Comment, mais ? vous avez copié l'une d'après l'autre ?

SŒUR S. ANGE.

Non, je vous le jure... & voici le reste. Tenez ! un Pelerin ; un Berger qui garde ses moutons ;

LA MARQUISE, (*après avoir examiné.*)

Mais encore une fois ?... jugez-en ! (*lui présentant les dessins & les lui faisant comparer.*) Vous devez voir comme moi, que c'est absolument la même personne, que vous présentez sous des habillemens différens ; rapprochez ces têtes !... (*en lui souriant pour ménager son embarras,*) & vous ne vous en étiez pas apperçue ?

SŒUR S. ANGE, (*avec étonnement & naïveté.*)

Jamais. Cela vous prouve que mon imagination n'est pas fertile en idées neuves.

LA MARQUISE, *en cherchant son porte-feuille.*

Ne dites pas de mal de vos idées ! Vous allez voir que ce feroit critiquer les miennes.

SŒUR S. ANGE, *avec un air d'embarras.*

Comment donc ?

LA MARQUISE.

C'eſt la choſe la plus ſinguliere. Une mere m'a demandé le portrait de ſon fils... Je vais vous le montrer ; &, s'il étoit ſorti de mes mains ?... ſi je ne venois de l'achever à l'inſtant ?... on croiroit que nous nous ſommes, toutes deux, prêté notre Modele.

SŒUR S. ANGE, *avec étonnement.*

Madame ?...

LA MARQUISE, *en le lui donnant, & le rapprochant de celui de la ſœur.*

Jugez-en !... il eſt à la Marquiſe de S. Ser.

SŒUR S. ANGE, (*redoublant de ſurpriſe. Rendant le portrait avec vivacité & confuſion.*)

à la Marquiſe de S. Ser ? (*avec autant de trouble que de douleur.*)

Ah, Madame ! .... (*avec inſtance*) Madame ! quel voile épais vous retirez de mes yeux ! que ſerois-je donc devenue, ſi cette ſcène eût eu d'autres témoins que vous ? (*avec déſolation*) ſuſpectée, ſans doute, de conſerver, dans mon cœur, des impreſſions que je n'ai jamais dû reſſentir !... je ſerois morte de douleur & de confuſion.... (*en pleurant.*) Ainſi donc l'ame,... la plus pure peut-être !... & certainement la plus innocente !... qui n'admet de bonheur, que celui de renoncer pour jamais au monde !.. n'eſt pas à l'abri du ſoupçon !... (*très-vivement &*

avec agitation.) Madame... déchirez !... déchirez, je vous prie, ces malheureux amuſemens de mes loiſirs !... ils dépoſeroient, je le ſens, contre mes premiers vœux, contre une indifférence dont je fais gloire, & dont je me ſuis faite une néceſſité.... Juſte ciel !... Ah ! déchirez-les ! je vous ſupplie, dans l'inſtant !

LA MARQUISE.

Réfléchiſſons ! ma ſœur !... on pourroit les retrouver... confiez-les moi !

SŒUR S. ANGE.

Vous les jetterez au feu, Madame ? vous-même ? je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Fiez-vous en toute aſſurance à moi ! perſuadez-vous bien que votre ſituation m'affecte... au point de la regarder comme la mienne !

SŒUR S. ANGE, (*lui baiſant la main, & ſerrant les deſſins avec agitation dans le porte-feuille de la Marquiſe.*)

Ah !... Tout m'inquiéte... tout m'agite... je crains que l'on ne vienne... (*ſe levant pour regarder du côté du parloir.*) (*à part*) ſi tous les jours reſſembloient à celui-ci, les inſtans en ſeroient bien cruels !

LA MARQUISE, *à part.*

Comme elle eſt charmante ! & ce bonheur échapperoit à mon fils ?...

SŒUR S. ANGE.

Vous n'oſez plus me regarder, Madame ? donneriez-vous une interprétation, humiliante pour moi, à de malheureux ſouvenirs. .. bien involontaires, je vous aſſure ?

LA MARQUISE.

Mademoiſelle, écoutez-moi ! .... je ſuis .... la meilleure & la plus ſûre amie de Madame de S. Ser. Ses projets de mariage m'ont ſeuls attirée ici. Et ſi cette Mere ? (à qui je ne puis rien cacher) (*ſur un geſte que fait la ſœur pour l'interrompre.*) Ecoutez-moi par grace ! ſi cette Mere à qui ſon fils parle ſouvent de vous & toujours avec regret, (*à la ſœur qui veut encore l'interrompre.* (J'en ſuis ſûre... ſi la Marquiſe ? ſe pénétrant de vos malheurs ? ſe les reprochant ? ... mieux éclairée enfin ſur le bonheur de ſon fils, ... vous le demandoit Elle-même ?

SŒUR S. ANGE, (*avec tranſport de reconnoiſſance.*)

Ah ! ah ! ah ! Madame ! comment ? votre bon cœur vous abuſe, vous égare juſques-là ? c'eſt aſſurément ce qui fait que j'oſe vous répondre, & puis c'eſt une ſuppoſition... avec cela ? (*d'un ton très-radouci.*) Vous ne vous appercevez pas que vous oppoſez à ma raiſon tout ce que (d'un autre que de vous) je croirois imaginé pour la troubler ? ménagez-moi donc ! & ſentez, comme moi, que ſou-

miſe, par la reconnoiſſance, aux volontés de notre digne Supérieure, il ne doit jamais être dans mon ame, de laiſſer, dans l'aſile reſpectable qu'Elle ouvre à mes malheurs, l'exemple dangereux...

LA MARQUISE.

D'une infortunée ? qui aime mieux ſe condamner à des jours de trouble & de douleur, que d'avouer les ſentimens qui les lui préparent ?

SŒUR S. ANGE.

Voici Madame l'Abbeſſe.... je tremble... rien qui me compromette ? prenez-y garde, je vous prie !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, (*à qui la ſœur baiſe la main en tremblant.*)

EH bien ! vos écolieres ? êtes-vous contente ? Madame ?

LA MARQUISE.

La réponſe m'embaraſſeroit moins s'il n'étoit queſtion que de la ſœur ; mais....

L'ABBESSE.

Comment donc ?

LA MARQUISE, (*montrant la ſœur qui veut s'en aller & a qui l'Abbeſſe fait ſigne de reſter.*)

D'abord j'ai cru devoir lui apprendre que je ſuis chargée de ſuivre ici les intérêts de Madame la Marquiſe de S. Ser. Vous approuverez les raiſons que j'ai de m'expliquer devant Mademoiſelle de S. Ange. Madame ! Mademoiſelle de Fierville, ne peut abſolument convenir au Marquis. Quel préſent à lui faire, bon Dieu ! vous ne connoiſſiez ſûrement pas le caractère de la jeune perſonne ?

L'ABBESSE.

Oh ! vous vous effrayez ! quelques vivacités ? un peu d'étourderie ? . . . ſon âge excuſe tout cela ; mais tant de fortune ? . . .

LA MARQUISE.

Seroit payée trop cher. Réfléchiſſez-y ! je ſais comme penſe la Marquiſe ? & je ſuis fondée à dégager abſolument ſa parole, & dès ce moment même.

L'ABBESSE.

Ah ! Madame ! . . . . . quel embarras cela va me cauſer ! . . . & compromiſe ! moi ! moi ! ha ! que vous me faites de peine !

LA MARQUISE.

Eh ! j'y vais ajouter encore. . . il le faut !

L'ABBESSE.

Que dites-vous ? comme vous êtes émue !

LA MARQUISE.

C'eſt de la ſurpriſe que vient de me cauſer ſœur S. Ange.

SŒUR. S. ANGE.

Madame !

LA MARQUISE.

Non, Mademoiſelle. Quand je viens de découvrir, de ranimer en vous des impreſſions, que vous conſerviez ſans vous en appercevoir, puis-je me diſpenſer d'éclairer & votre bienfaitrice, & vous-même, ſur les ſuites funeſtes & menaçantes qu'elles entraînent & pour l'une & pour l'autre ?

L'ABBESSE, (*à la Marquiſe.*)

Vous m'étonnez & m'allarmez à un point !... (*à la ſœur.*) ma chere fille !... & que cela m'ait échappé, Madame ?

SŒUR S. ANGE.

Mais jamais ces ſouvenirs ne m'ont occupée... daignez croire que le Tems, la Raiſon !...

LA MARQUISE.

Vous avoient trompée. J'en ai la preuve la plus ſûre... (*d'un ton très-radouci, & en mettant la main ſur le porte-feuille.*) Voulez-vous que Madame nous juge ?

SŒUR S. ANGE, (*avec agitation vive.*)

Non, Madame. (*à part.*) Je ne ſais ni ce que je veux, ni ce que je ſens.

L'ABBESSE.

Tu me refuſes pour juge ? moi, ma fille ? c'eſt m'éclairer & t'accuſer toi-même... & dans ce moment ? cette agitation (que je ne t'ai jamais vue !) ne ſuffit-elle pas pour déceler des ſentimens...

LA MARQUISE.

Qui n'étoient qu'aſſoupis dans votre cœur. Mais avec quelle facilité s'y ſont-ils réveillés au ſeul nom de mon fils !

SŒUR S. ANGE, (*tombant dans un fauteuil.*)

De votre fils ? oh ciel !

L'ABBESSE.

Ma fille ! les impreſſions que tu cherches à te diſſimuler n'en ſont pas pour cela moins inquiétantes. Elles te prépareroient un avenir affreux.... (*à la Marquiſe,*) que je vous ſais gré de nous avoir éclairées l'une & l'autre ! eh ! que ſeroit-Elle donc devenue ſi ſes derniers ſermens eûſſent aſſuré, dans cette Maiſon, l'engagement abſolu de ſa liberté ?

LA MARQUISE, (*avec la plus vive joie, à l'Abbeſſe.*)

Ah ! je vous vois pénétrée de tout l'intérêt qu'Elle inſpire !

L'ABBESSE.

Sa tranquillité, la mienne, mon devoir même; Madame! tout l'exige... Quelque douloureuse que soit pour moi, la perte que nous allons faire en toi, ma fille! (*avec la plus vive douleur.*) je te rends ta liberté....

SŒUR S. ANGE.

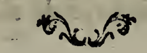
Vous me désolez.. eh bien, Madame, jen sçaurai faire un usage, digne de vous & de moi, en remplaçant les soins que je devois à ma bienfaitrice, par les consolations nouvelles que je puis offrir à l'infortunée que mon Pere chérissoit si ardemment.

LA MARQUISE.

Que vous êtes respectable, Mademoiselle! daignez disposer de votre liberté, non pas pour verser des consolations sur une seule mere! mais pour rassurer encore Celle qui peut, à présent, vous ramener à l'idée de son fils, vous demander son bonheur, & vous répondre de ses sentimens, avec autant de sécurité, qu'Elle se promet de satisfaction, si vous l'acceptez pour époux!

SŒUR S. ANGE.

Quoi, Madame? que je dérange les projets que vous aviez sur Mademoiselle de Fierville?



SCÈNE XX.

ACTEURS PRÉCÉDENS. SŒUR ANASTASE, SŒUR EUPHEMIE.

L'ABBESSE, (*les deux ſœurs paſſant de l'appartement au cloître, écoutent.*)

D'ABORD. Madame la Marquiſe de S. Ser, (*les deux ſœurs marquent leur étonnement & leur joie & courent au cloître,*) (& tu viens de l'entendre,) avoit dégagé ſa parole....

SCÈNE XXI.

LA MARQUISE, L'ABBESSE, LA SŒUR S. ANGE.

LA MARQUISE.

AVANT de vous demander la vôtre.

SŒUR S. ANGE.

Mais, Madame, que je vous appelle ma Mere ?

LA MARQUISE.

Oui ; puiſque vous prouvez, ſi bien, combien ce titre vous eſt cher... (*la ſœur baiſe ſa main.*) Ah ! je ſuis au comble de la joie !

SCÈNE XXII.

ACTEURS PRÉCÉDENS. Mlle. DE FIERVILLE, LES PENSIONNAIRES.

LES PENSIONNAIRES, (*de dedans le cloître.*)

On vient de te dire qu'Elle eſt ici.

Mlle. DE FIERVILLE.

Cela eſt-il bien vrai?

L'ABBESSE, (*avec crainte*)

C'eſt Mademoiſelle de Fierville!

LA MARQUISE, (*à l'Abbeſſe qui veut empêcher Mademoiſelle de Fierville d'arriver.*)

Laiſſez! Je puis lui parler ſans compromettre ni ſa délicateſſe ni la nôtre.

Mlle. DE FIERVILLE, *parlant aux Penſionnaires.*

Eh bien tant mieux. Ma toilette me ſervira de quelque choſe. Mais puiſque vous en êtes ſûres, venez avec moi! (*Elle les amene & les quitte en voyant la Marquiſe.*) Ah! bon jour Madame! (*Elle lui fait un ſalut de protection.*) (*à l'Abbeſſe.*) Notre Mere! ces Demoiſelles m'aſſurent que Madame la Marquiſe de S. Ser eſt arrivée. J'en doute fort; car aſſurément Elle m'eut fait appeller.

LA MARQUISE.

Elles ne vous ont pas trompée, Mademoiselle.

UNE PENSIONNAIRE, (*à part.*)

Il seroit plaisant qu'on nous eût dit vrai.

LA MARQUISE.

Vous la voyez dans cette Maîtresse...

Mlle. DE FIERVILLE.

A qui j'ai parlé avec tant de franchise?

2e. PENSIONNAIRE, *bas à l'oreille de Mademoiselle de Fierville.*

Et qui t'a donné des leçons que tu as trouvées si agréables?

Mlle. DE FIERVILLE.

Comment Madame? ah!.. (*à part.*) qu'ai-je fait!

SECONDE PENSIONNAIRE.

Je m'en étois doutée, en vérité.

TOUTES TROIS.

Et moi aussi.

LA MARQUISE, *aux Pensionnaires.*

Permettez!...

TOUTES, (*en lui faisant une révérence respectueuse.*)

Madame! pardon!...

LA MARQUISE, *à Mademoiselle de Fierville.*

Mademoiselle! j'ignorois quand je vous ai fait

offrir la main de mon fils, qu'il eut disposé lui-même de son cœur.. Je compte voir aujourd'hui Madame votre Mere....

Mlle. DE FIERVILLE.

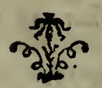
Et lui dire notre conversation peut-être?

LA MARQUISE.

(*en riant.*) Ah! pas dans tous ses détails. La prier seulement d'agréer les excuses que je vous dois à toutes deux. Mais, Mademoiselle! (*du ton le plus radouci*) que ma visite ne vous ait pas été tout-à-fait inutile! & permettez-moi de vous dire, que lorsqu'on réunit, à une figure vive & aussi intéressante, tout l'esprit que vous avez?.... en vérité (*du ton le plus indulgent & le plus doux*,) l'on seroit bien à plaindre, de n'en pas faire l'usage.... qui ne laisseroit en vous rien à désirer.

Mlle. DE FIERVILLE, (*la saluant d'un air gêné.*)

Madame!.... j'entends... ce que cela veut dire; (*aux Pensionnaires en s'en allant*,) me voilà donc encore restée au Couvent! (*Elle sort*)



SCÈNE

SCÈNE XXIII.

LA M^ISE. L'ABBESSE, SŒUR S. ANGE; LES PENSIONNAIRES.

UNE PENSIONNAIRE, (*avec joie.*)

QUAND je t'ai dit que ſon mariage ne ſe feroit pas ? . . .

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Oh j'en étois ſûre ! (*Elles s'en vont.*)

L'ABBESSE, (*les rappellant.*)

Meſdemoiſelles ? profitez de la leçon ! & perſuadez-vous bien, qu'aux yeux des perſonnes ſenſées, le caractere & l'éducation l'emportent ſur la fortune elle-même.

LES PENSIONAIRES.

Bien obligé notre Mere. (*elles ſortent en ſautant.*)

SCENE XXIV, & derniere.

TOUTES, (*excepté les Penſionnaires & MLLE. de Fierville.*

SŒUR ANASTASE.

VOICI l'heure...

SŒUR EUPHEMIE.

Voici l'heure du réfectoire.

l'ABBESSE, *à la Marquise & à sœur S. Ange.*

Nous dînons toutes trois dans mon appartement?

LA MARQUISE.

Volontiers; nous nous arrangerons pour que j'emmene avec moi, ma chere fille...

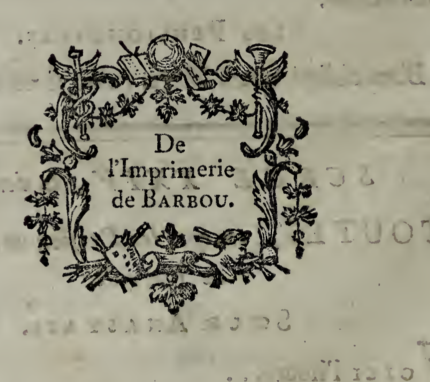
l'ABBESSE.

Que je regretterai souvent, mais au bonheur de laquelle nous ne cesserons d'applaudir.

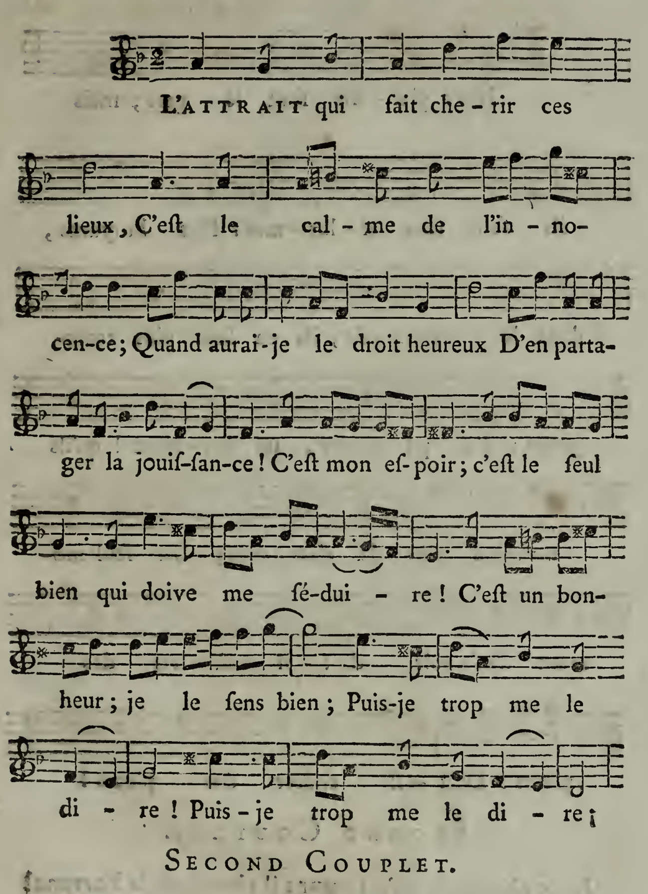
SŒUR S. ANGE.

Ah! Madame! que de bontés!..

FIN.



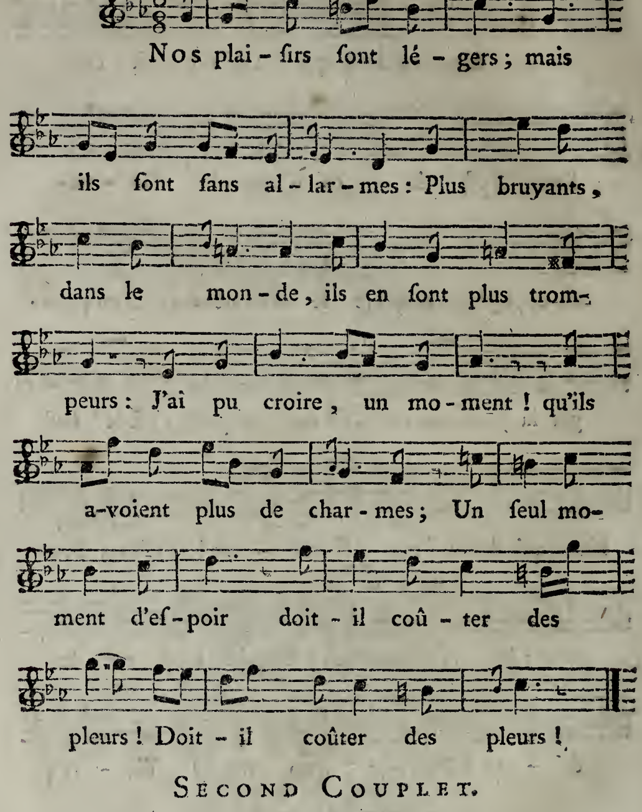
PREMIER AIR.



SECOND COUPLET.

ICI la douceur de nos loix
Rend nos jours & nos nuits paiſibles;
Et l'amitié ſeule a des droits
Pour enchaîner nos cœurs ſenſibles;
C'eſt mon eſpoir; &c.

SECOND AIR.



Second Couplet.

Je ne cherchois qu'un cœur ; il cherchoit la Fortune !
C'étoit, à mes regards, adoucir ſes revers.
La Raiſon a banni cette idée importune,
Pour m'en démommager par des liens plus chers. *Bis.*

